

Le Livre

& LES

Arts Graphiques Français

du quinzième siècle à nos jours

Introduction de Gabriel BOUNOURE

Qui viendra voir ces êtres frêles montrés dans des boîtes de verre comme des papillons des Iles prendra une juste idée de la fragilité du Livre, base ténue d'une civilisation dont la masse et l'énormité sont rendues plus sensibles par le tumulte de la guerre. Le Livre veut le silence, la solitude, la lumière douce ; or ces exigences de sa vie délicate, comme celles de son fécond usage, comment ne pas les comparer aujourd'hui à ces fracas d'éroulement qui retentissent autour de la planète, à ces déchainements de la destruction. Cette fête discrète et austère au milieu de la catastrophe, je crois qu'elle dégagera une signification assez solennelle et émouvante pour tous ceux qui viendront au Musée de Beyrouth admirer l'assemblée de ces créatures de papier, rares et choisies. Un tel contraste pourtant ne doit pas masquer la puissance réelle du Livre. Notre civilisation de l'acier et du ciment, de la matière asservie et de toutes les énergies domestiquées, est d'abord la civilisation de l'imprimé. Les villes tentaculaires, les entreprises démesurées de l'homme, les machines monstrueuses sont les filles du Livre. Et pareillement les passions collectives, comme les tragédies de la conscience individuelle, comme les rêves et les doctrines, comme toute les Idées, ces déesses violentes, toujours avides de matière et folles de réalisation. Ces feuilles de signes contiennent les ressorts abstraits qui font mouvoir tout le monde humain. « Tout part de l'écrit et tout y revient » disait Mallarmé. Tout part du Livre, même la bombe incendiaire qui le détruit.

Puissance immense par le nombre et l'étendue de ses effets, mais dont le substrat n'est presque rien. Si les civilisations, pour reprendre une phrase si souvent citée qu'elle est devenue presque un dicton, savent aujourd'hui qu'elles sont mortelles, c'est avant tout à cause de la matière périssable du Livre. Une civilisation est vulnérable par le Livre, à cause du fragile tissu qui porte le texte imprimé. Qu'une certaine catégorie de livres soit systématiquement détruite, un aspect d'une culture peut s'éteindre, une partie de la réalité humaine peut disparaître. Certaines régions de l'esprit et de l'âme, qui pour être découvertes ont coûté beaucoup de sang et de larmes, peuvent s'engloutir à jamais. Les nazis le savent bien qui brûlent les livres des Tchèques et des Polonais. En France les livres que nous aimons le plus sont proscrits et par là plusieurs univers spirituels sont menacés. C'est que le livre fait partie du système de défense d'une nation. Il est l'instrument de la continuité historique, le dépôt des siècles, le trésor des âges et du temps, l'arche des traditions et de la liberté. Il porte la dictée du génie individuel, les inspirations de l'âme collective, les titres des races, les maîtres-mots des générations. C'est pourquoi, s'ils détruisent pendant assez longtemps assez de livres, des barbares peuvent abolir sans retour des variétés précieuses de la nature spirituelle. La volonté allemande de supprimer certaines des admirables diversités de l'Europe

a fait flamber des bûchers de livres. Les autodafés allumés devant les Universités de Prague et de Cracovie ont donné à ces victimes légères la dignité de témoins sacrés de la liberté. Des peuples fiers comptent aujourd'hui leurs livres au nombre de leurs martyrs.

Le Livre fait à ce point partie de la substance de l'homme moderne qu'il subit les mêmes destins et partage sa vie tragique. Les Allemands détruisent nos livres pour détruire notre âme. Par là on voit le livre participer de la dignité de l'homme, de l'homme historique et de l'homme éternel. Il devient le symbole de l'esprit engagé dans le drame de l'existence. Mais s'il est voué au bûcher comme christophore et porteur de pensée, il est du même coup réhabilité et lavé de toutes les complicités qu'il avait pu avoir avec nos laideurs. Car il faut le dire, le livre a subi beaucoup d'avilissements. Il n'a pas été épargné par la corruption du monde moderne. De quels ravages d'abâtissement et de dégradation ne s'est-il pas montré capable et coupable ? Car le mauvais livre tire à lui toutes les chances, de même que le « fils de roi » dans le jeu de la concurrence sociale est sûr d'être vaincu par les voyous et les mufles. L'Allemagne a fait au livre de Jaspers sur « la situation spirituelle de notre temps » ou aux traductions d'André Gide un grand succès. Mais ce succès n'a rien été au prix du triomphe remporté par Mein Kampf, cette bible pour nietzschéens d'école primaire, cet évangile d'inepties démoniaques. (1)

- (1) Il n'est pas question de nier la puissance du nazisme ni même son infernale grandeur. Mais c'est le lieu de rappeler cette remarque de Dostoïevski que la bêtise est un des attributs du démon. Et Gogol pensait pareillement que le diable, c'est la mesquinerie humaine.

Il n'importe : le livre garde un pouvoir singulier et un prestige où entre quelque sortilège. C'est qu'il est par excellence la chose spirituelle. Nature étrange qui fait qu'on lui voue des cultes de toutes sortes : car on peut l'aimer comme esprit, et on peut l'aimer comme chose.

Le livre n'a pas que la beauté de son texte, qui est son âme. Son corps peut plaire par sa sévère noblesse ou par son élégance discrète ou par les grâces séduisantes dont il est paré. Il est un des objets sorti du cerveau et de la main de l'homme qui peut recevoir le plus de beauté, assumer plus que tout autre, et presque à l'égal de la femme, ce caractère de magie suggestive qui est le miracle de la chair habitée par l'esprit. C'est pourquoi il y a des hommes qui éprouvent pour ces petits parallélépipèdes de papier toutes les formes de la dévotion ou de l'idolâtrie passionnée, les angoisses et les extases, les insomnies et les félicités, les désespoirs et les ravissements. Ne nous moquons point de leur passion, même si elle s'adresse parfois, plus qu'au contenu du livre, à son habit ou à sa parure. Ces fidèles ne seront point écartés de la nef. Leur foi est reçue : leur don est accepté. Autant que les autres ils témoignent pour la gloire du dieu.

De ce magnifique incunable de Strasbourg prêté par l'Université Saint Joseph jusqu'aux poèmes typographiques de Guy Lévis-Mano, auxquels Pierre Jean Jouve a rendu un pénétrant hommage, voyez les divers visages du livre français. Voyez ces miroirs où se peignent les variations de notre goût, les péripéties de notre histoire et les constantes de notre destin, la

succession de nos styles, le devenir de notre esprit ainsi que sa part immuable. Sur ces pages ouvertes il arrive que se reflètent à la fois les profondeurs de l'histoire et les sommets de la beauté. Le livre porte cette fleur éphémère qui s'appelle la mode, fleur si tôt fanée, mais d'abord toujours séduisante et toujours sûre de reflleurir grâce à la magicienne mémoire de l'homme qui invente la grâce du démodé. Il arrive au livre de se laisser tenter par le luxe et d'en subir l'effet corrupteur. Quelquefois enfin, fils du temps et de la vie, marqué par l'esprit d'une époque, il ne laisse pas d'atteindre à cette grande harmonie qui ne passe plus.

Etrange existence que celle du Livre : elle tient à la pensée, à la société et à l'art. C'est lui l'instrument magique qui fait l'esprit efficace et rend la conscience réelle : il vit de l'immatériel qu'il porte et qu'il manifeste. Un hégélien dirait qu'il est la forme la plus pure de l'esprit objectif. Mais lui-même à son tour, et dans son corps, quand il atteint certaines perfections, il est investi de la puissante réalité des créations de l'art. Le livre réunit ainsi dans un système complexe plusieurs degrés d'existence. Sa vie pourra être simplement une vie commune et sans personnalité, quand il n'est à considérer que comme une production de l'industrie mécanique. Dans cet effacement, il n'a d'autre valeur que celle de sa médiation : il s'acquitte avec neutralité de la fonction de mettre en contact l'idée et le public ; Mais quand par son texte, sa matière et sa typographie, son architecture et la qualité rare de tout son être, il est à la fois un monument de la pensée, un moment de l'histoire et une création du sentiment artiste, alors il se hausse au plan de la grande conquête spirituelle. Mallarmé a rêvé d'un Livre Suprême, qui abolirait l'univers, où se lirait l'absolu du mystère humain, le Livre Ontologique et Parfait. La splendeur de ce Livre idéal et unique dont tous les livres visibles ne sont que de pâles approximations, étincelait à ses yeux dans l'or vieilli des reliures, dans le costume quasi liturgique qui enveloppe ces recueils de signes étranges. Et pour le poète platonicien du Coup de Dés, il n'y avait pas de doute que ce Livre irréalisé ne fut cent fois plus réel que tous les livres des bibliothèques et plus vivant mille fois que tous les lecteurs.

Les arts graphiques sortent du livre, l'environnent et même quand ils ont conquis une unité aussi pleine et une autonomie aussi fière que la gravure, la lithographie et toutes les variétés de l'estampe, gardent avec lui des rapports et une certaine intimité de nature. Non seulement, parce que les lignes sont aussi des signes et parce que les formes sont un alphabet de l'inépuisable nature, mais surtout parce que la communauté de la matière constitue une indéniable parenté. Le dessin et la gravure épousent la trame du papier comme le caractère imprimé se mêle au tissu où l'encre l'incorpore. C'est le même support qui reçoit la coulée du texte et qui reçoit le tracé que dicte à la main de l'artiste sa passion observante ou son rêve de la vie. Le dessin est un texte sans verbe par lequel, depuis les décorations rupestres de l'Afrique jusqu'à un croquis de Rodin ou de Cézanne, l'esprit de l'homme tente un acte magique et incantatoire pour saisir le mystère qui l'entoure, pour fixer le temps, pour s'unir à la vie palpitante de la nature.

Le dessin est donc une forme de la connaissance, - ou si l'on veut une manière de parler, où les Français triomphent si incontestablement que Gide proposait de décerner à notre peuple le titre de professeur de dessin de l'Europe. Au-dessus de la sensation souvent pleine de chaos et de trouble, au-dessus de l'attraction pathétique pour les valeurs colorées, au-dessus de ces profondeurs de la peinture, le dessin déploie son domaine élyséen. Il place la forme dans une

sorte de lumière intellectuelle. Ce n'est pas qu'il soit incapable de traduire la vie sourde des créatures : la puissance du clair-obscur est aussi grande dans telles eaux fortes des grands maîtres que dans les toiles sorties de leurs mains. Mais le dessin saisit et définit la forme avec un accent de clarté aiguë qui témoigne de l'action royale de l'esprit. Une culture délicate de la sensibilité, un certain affinement de l'intelligence réclameront toujours la leçon lumineuse du dessin. Rien n'affirme mieux le pouvoir de l'homme que cet art elliptique qui trace le contour déterminé à la fois par la vie des êtres et par notre perception, qui suit la limite mouvante où se rencontrent et s'allument l'un par l'autre l'esprit et la nature. Je comprends qu'on puisse devenir « fou de dessin » comme était le vieillard Hokousai.

Aucune étude n'est plus variée ni plus vivante que l'étude des dessins des maîtres français. Il n'est pas deux artistes qui dessinent de même. Ceux qui sont tentés par le jeu des valeurs ne dessinent pas comme ceux que séduit surtout le splendide chatoiement des couleurs. Tel dessin d'un sculpteur fait comprendre sa façon d'emplir les volumes d'une vie puissante qui en anime les surfaces. On verra par les œuvres réunies au Musée de Beyrouth, comment un dessin peut être d'apparence schématique et pourtant tout gonflé de vie ; à la fois savant et spontané ; simple en même temps que secret ; tout réaliste et cependant participant à une grandeur de symbole ; d'une élégance suprême et trahissant aussi la mystérieuse épaisseur du réel. On verra le renouvellement sans fin de la vie plastique française, la variété inépuisable de cette création continuée.

Français, disait Mallarmé, c'est-à-dire « imaginaire et abstrait ». On pourrait dire aussi : sensuel et généralisateur : amoureux de l'individuel, et passionnément épris du caractère synthétique du graphisme. Le génie de notre race cherche toujours dans l'art une haute clarté qui délivre. Toujours dans l'art français une conquête sur les noirceurs du destin et de l'affectivité, une idée de beauté en altitude. Chez ceux-là même qui sont réalistes, ou naturalistes, ou obsédés par les sens ou dominés par la passion, on sent un feu spirituel, un désir de l'intelligence, enfin quelque grâce. Le choix est dicté par une imagination mêlée d'entendement, comme l'enivrement est toujours pénétré de conscience et l'ardeur toujours traversée de raison sensible. Voyez ces trois dessins de Rodin : quelle nervosité et pourtant quelle maîtrise. Quelle flamme d'ondulation et de torsion et pourtant quelle précision, quel équilibre supérieur. L'artiste chez nous peut être visionnaire ou délirant ou plongé dans la mort et les supplices. Il n'importe. Le style ne manque jamais, qui implique concision, pureté, puissance extrême de charme et de suggestion. La création plastique de la France moderne est une des grandes manifestations authentiques de l'instinct de la race. Elle manifeste « cette force ardente, souple, artiste » comme disait Verlaine. Nous sommes enfin lavés de cette réputation malheureuse d'être le peuple le plus éloquent de la terre, que nous avions aux siècles classiques. Grâce à ces maîtres du crayon et du pinceau qui nous ont valu deux siècles de gloire rayonnante, on dit aujourd'hui partout : les Français, peuple qui dessine.

L'amour de la forme compte parmi les vertus natives de la France et j'y vois un de ses plus solides espoirs. En effet, un tel sens plastique, sur quelle passion de la vie ne se fonde-t-il pas. Sur quelle vigueur et quelle santé, sur quelle vitalité profonde, toujours parfumée d'esprit. Un tact si exquis ne doit pas donner le change sur la puissance créatrice qui poursuit par-dessous son âpre conquête. Dans ces œuvres que nous ont prêtées des amateurs pleins de

goût et de ferveur, nous avons l'émotion de voir des témoins et des preuves. J'allais dire des pièces à conviction. Une efflorescence artistique si lumineuse et si continue implique dans le peuple un vouloir-vivre intact, des réserves inépuisables d'énergie, une sève qui ne tarira point. Il y a ceux qui périront à cause de leur imagination informe et de leur misérable chaos. Mais ceux-là sont déjà sauvés qui maintiennent pour eux-mêmes et pour tous le culte de la forme. Car tout ce qui vit est forme et la forme belle est celle qui fait vivre et qui sauve.

Gabriel BOUNOURE